

Belinda Cannone

« L'AMOUR est bouleversé par la nouvelle place du désir dans nos existences »

LES PENSEURS DE L'INTIME 4110

Profondément affectée par l'état du monde, la romancière décrit comment la centralité du désir modifie les relations amoureuses et peut permettre de relier des contemporains menacés par d'innombrables « retours en arrière »

ENTRETIEN

Romancière et essayiste, Belinda Cannone n'a cessé de questionner les ressorts du désir et les métamorphoses de la vie amoureuse, notamment dans *Le Nouveau Nom de l'amour* (Stock, 240 pages, 19,50 euros). Elle montre comment le désir, le roman, le tango ou l'émerveillement devant la simplicité des choses peuvent contribuer à réenchanter un monde plonge dans une immense régression.

Pourquoi la période historique de crise sanitaire et de confinement que nous vivons vous affecte-t-elle si intimement ?

J'ai beaucoup aimé être marquée, intellectuellement, par l'histoire de la seconde guerre mondiale – au point que mon premier roman, *Dernières promenades à Petropolis* (Le Seuil, 1990 ; réédité sous le titre *L'Adieu à Stefan Zweig*, Points, 2013), mettait en scène une interrogation sur le suicide de Stefan Zweig, en 1942 –, je crois que je n'ai jamais renoncé à l'idée d'un progrès général de l'humanité. Le XX^e siècle nous a appris que les retours en arrière étaient toujours possibles. C'est là tout le tragique des sociétés humaines. Mais secrètement, je chérissais l'idée que, de mon vivant, je n'y assisterais pas. Qui pouvait imaginer que ce siècle serait si profondément différent de la fin du précédent, entre démocraties illibérales et régimes populistes, désastre écologique et fond de l'air idéologique dans lequel les problèmes identitaires et les tendances liberticides contrarient tout espoir d'émancipation ? L'état du monde ne saurait me laisser indenne : il résonne au plus intime. J'éprouve ces temps-ci un désespoir et une fatigue qui résultent, je crois, de l'impression que « *où que nous regardions, l'ombre gagne* » (Aimé Césaire), sans qu'on n'y puisse rien. Mon roman sur les derniers mois de Zweig était fondé sur l'hypothèse qu'il ne s'était pas suicidé pour des raisons personnelles (son côté dépressif, un juif dans la tourmente nazie), mais parce qu'il était atteint par l'état du monde. Moi-même, qui ne suis pas du tout suicidaire, j'aurais peut-être eu envie de mourir en 1942.

Quelle différence faites-vous entre l'intime et le personnel ?

Le personnel est ce qui arrive à moi, individu particulier pris dans une situation donnée, psychologique et sociale. Tandis que l'intime inclut aussi l'humanité et la civilisation qui traversent ma personne. Autre-ment dit, nous ne sommes pas que des individus, chacun isolé dans son « moi », séparés. Nous vivons aussi à mi-distance entre « moi » et les autres, « moi » et le cosmos, de sorte que nous sommes constamment pris dans une relation avec eux. Cette relation est ce que j'exploire depuis mon premier



LAURENT COMANISER

livre. Parfois j'y parle d'amour, ce sentiment qui, nous plaçant à égale distance de soi et de l'autre, fait qu'on aime l'autre autant ou plus que soi. D'autres fois, j'évoque les migrants, dont le problème ne se résout pas par une générosité inconsciente mais qui pose cependant à chacun la question de notre humanité commune. Chaque fois, j'interroge notre nature deêtres en relation. Voyez d'ailleurs comme le premier confinement a été propice à l'expression intime : les gens ont écrit, se sont exprimés, et il s'agissait autant de leur existence personnelle que de leur lien au monde. Par sa nature même, la pandémie nous relie à l'altérité en nous plaçant à mi-distance de nous-même et du monde, parce qu'elle affecte la collectivité en même temps qu'elle affecte chacun.

Est-ce pourquoi vous faites l'éloge du désir ?

Le désir est d'abord ce qui nous relie : contrairement au plaisir, qui peut être de pure consommation et solipsiste, le désir existe avec et par l'autre. « Je jouis » est un verbe intransitif. « Je te désire », transitif, inclut autrui au cœur de sa formulation même. Au XX^e siècle, le désir est devenu un élément essentiel de l'amour, car il a été valorisé à travers la psychanalyse et par la grande et pacifique révolution féministe. Cela étant, on sait qu'il a vocatoion à s'évanouir plus vite que le sentiment, d'où la relation précaire des couples actuels. Nous formons des unions successives, au point qu'on pourrait nous qualifier par humour, de « polygames lents ». On ne peut comprendre la forme contemporaine de l'amour, dont le nouveau nom pourrait être l'amour-désir, que si l'on reconnaît la nouvelle place du désir dans nos existences. Participant de l'amour électif par lequel on

L'INTIME EST CETTE CONJONCTION MYSTÉRIEUSE DE DEUX CORPS-ESPRIT »

QUI DÉCIDENT DE S'OFFRIR, VULNÉRABLES, DANS LEUR NUDITÉ ET LEUR DÉSIR D'ACCUEIL MUTUEL

distingue et élève autrui, il n'est ni péché ni pulsion, auxquels on l'a longtemps réduit. Notre époque le reconnaît comme valeur, c'est-à-dire élément central d'une vie bonne, et comme mouvement altruiste, en ce qu'il met un autre être en gloire. La relation s'y trame et s'y noue entre deux personnes, et cet « entre » crée un espace enchané qui est celui de l'intime. L'intime est cette conjonction mystérieuse de deux « corps-esprit » qui décident de s'offrir, vulnérables, dans leur nudité et leur désir d'accueil mutuel. Cette notion à laquelle j'ai souvent recours, « corps-esprit » – car tout corps est spirituel et tout esprit s'incarne –, n'est-elle pas une autre façon d'approcher l'intime ?

En quoi le tango, qui est l'une de vos grandes passions, est-il un antidote à la virtualité des relations de plus en plus médiatisées par des écrans ?

Le tango, comme l'étreinte, requiert le franchissement de l'espace de rigueur dans les interactions quotidiennes. Il exige qu'on accole son corps à celui d'un étranger. Les deux corps-esprits s'engagent dans une relation provisoire qui se marque par une extrême intimité – sueur, contact, connaissance minutieuse du corps, des goûts et du style de l'autre –, et par le désir – celui de danser avec ce danseur plutôt qu'avec un autre. Cette danse est d'une extrême sophistication, et pourtant elle est fondée sur l'improvisation : c'est pourquoi elle réclame une connexion exceptionnelle. De cette hospitalité mutuelle jaillit une œuvre d'art éphémère. Je crois que la passion pour le tango se répand depuis une vingtaine d'années parce qu'elle fait contrepois à notre nouvelle manière de vivre : l'existence numérique, contact désincarné qui nous enchaîne pendant de longues heures à la solitude d'un écran. Les relations amoureuses elles-mêmes se forment souvent par ce biais. Or à cette sociabilité incorporée manque une dimension capitale : la présence. Dans le tango, contrairement à l'exhibition mentale et visuelle que proposent les réseaux so-

Une portraitiste du désir qui scrute les visages de l'altérité

LA LITTÉRATURE ET L'AMOUR sont ses deux passions, ses forces motrices et son horizon. Roman-cièrre et essayiste, Belinda Cannone n'a cessé de décrire comment les êtres entrent intimement en relation. Depuis son premier roman, *Dernières promenades à Petropolis*, dans lequel elle suivait les derniers pas de l'écrivain viennois Stefan Zweig qui, las de pendre et de perdre « *le monde d'hier* », s'est suicidé au Brésil, elle scrute les visages de l'altérité dans une conversation ininterrompue avec son époque.

Depuis son premier essai, *L'Écriture du désir* (prix de l'essai de l'Académie française 2001, réédité par Gallimard en 2012), dans lequel elle voit dans cette puissance féconde la force d'étreindre le monde, Belinda Cannone déchiffre les élans et les tourments de nos affects et de nos sentiments. « *Je suis un écrivain public* », aime-t-elle dire pour se définir.

Ses essais, comme *Le Sentiment d'imposture* (Calmann-Lévy, 2005), mettent en mot ce qu'elle appelle les « *secrets communs* », ces impressions communément partagées mais rarement nommées dans les-

quelles de nombreux lecteurs se sont retrouvés. A l'image de ces hommes qui, dit-elle, reconnaissent notamment qu'elle sait « *décrire leur singulier rapport au désir* », loin des clichés virilistes et des théories néoféministes. A l'image de ces femmes qui ont été « *particulièrement touchées* » par son analyse du sentiment d'illégitimité qu'elles ont toutes, au moins une fois, éprouvées. Ses romans, comme *Nu intérieur* (L'Olivier, 2015), dérivent quant à eux des « *secrets d'intimités* », ceux qui se nichent dans l'expérience de la singularité.

« Je suis ma langue »

Maîtresse de conférences en littérature comparée, elle a enseigné neuf ans à l'université de Corse-Pascal-Paoli à Corte, puis à celle de Caen Normandie. C'est d'ailleurs dans une maison de campagne du Cotentin qu'elle écrit souvent essais et romans, « *solitaire, mais solidaire* », dit-elle en reprenant Carnus. Car Belinda Cannone est « *très intégrée* » dans le milieu littéraire. Elle a participé à de nom-

deaux, à leur théâtralité qui maintient la distance, on épouse un corps dans sa singularité. A travers cette corporalité, c'est un esprit qui se donne intuitivement à percevoir.

Pourquoi croyez-vous tellement en la force du roman ?

Le roman représente par excellence l'intime non personnel. Par lui, nous plongeons dans des psychés autres que dans la nôtre. C'est ce qui explique son hégémonie, qui a crû depuis qu'il a su mener cette exploration – depuis *La Princesse de Clèves*. Ce n'est pas parce qu'il divertit – et que chez les humains le désir d'histoires est insatiable – qu'il s'est imposé : d'autres genres (théâtre, cinéma, séries) satisfisent ces deux souhaits. Sa domination vient de ce que lui seul permet de conjurer une ontologique infirmité : celle de ne pas savoir ce qu'il y a dans la tête d'autrui – à moins qu'autrui ne nous le dise, mais il peut toujours mentir ou se tromper. Par le moyen fabuleux du roman, nous accédons sans obstacle à des psychés étranges et apprenons ce que nous ne savons pas et apprenons ce que nous ne savons pas quand le personnage lui-même l'ignore.

Proust évoquait « l'effort pour imaginer ce qui diffère de soi ». Un romancier est quelqu'un pour qui l'autre est capital. Il s'agit de l'atteindre, de le comprendre, de l'imiter et de l'expliquer. A cette fin, il invente des personnages, ce qui équivaut, comme dans les rituels de transe magique, à s'incorporer de la différence et à la restituer. Ce mouvement intérieur par lequel l'écrivain, défait de lui-même, pense et sent comme son hôte fantasmatique, témoigne d'une disposition merveilleuse de la psyché humaine. Alors, l'autre dont on prend imaginativement la place – appréhendé dans son intimité – devient notre proche. Du côté du lecteur, rencontrer ces personnages mis en situation permet d'acquiescer ce que le nomme des « secrets d'intimités », ces savoirs sur la vie, la mort, l'amour que, d'habitude, seule l'expérience est en mesure de nous assurer. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS TRUONG

breuses revues (*Atelier du roman* ou *Quai Voltaire*) et ouvrages collectifs (à l'image de cette série de dictionnaires des « *mots manquants* », des « *mots en trop* » et « *des mots parlés* » codirigés avec Christian Doumet aux éditions Thierry Marchaisse, entre 2016 et 2019). Elle défend aussi avec acharnement le droit d'auteur au sein de la Société des gens de lettres et participe au collectif Vigilance universités.

« *Je suis de nulle part* », déclare pourtant celle qui, originaire d'une famille venue de Sicile, naquit en Tunisie et transita de Marseille à Paris. « *Je suis d'une mer* » – la Méditerranée – et « *Je suis ma langue* », dit-elle afin de signifier à quel point elle est arrivée à une culture, en patriote de la littérature. Même si « nous sommes menacés d'éteindre », Belinda Cannone ne cesse de faire l'éloge de l'émerveillement. Car « *émerveiller résulte d'un mouvement intime, d'une disposition intérieure par lesquels le paysage à ma fenêtre ou l'homme devant moi deviennent des événements* », écrit-elle dans *S'émerveiller* (Stock, 2017). ■